



En science, *anything goes*¹

Laurent Cournaire

La science n'est pas la politique. Le temps de la recherche scientifique n'est pas celui de la décision politique. On le savait, abstraitement. Mais la pandémie de la Covid 19 a rapproché les termes. Comment bien gouverner en état d'urgence sanitaire, sous la dépendance de la recherche scientifique qui progresse avec incertitude et sous la pression des peuples qui, saturés d'informations contradictoires, attendent des solutions immédiates ?

Dans ce contexte confus, on a pu voir renaître un débat sur la méthode scientifique. Notre société, pourtant acquise au relativisme, a laissé transparaître sa dernière croyance dans l'objectivité, mais en réalité dans l'efficacité de la science — peut-être parce que la santé est le dernier idéal du « dernier homme » (Nietzsche). Mais la science peut-elle échapper au relativisme ? Et le relativisme épistémologique peut-il ne pas être un anarchisme épistémologique ?

Il n'y a pas de science sans méthode. Cependant il n'y a pas une mais des méthodes scientifiques ; et il n'y a pas de méthode pour déterminer quelle méthode est la bonne. Autrement dit, le pluralisme méthodologique entame la consistance de l'idée même de science et sa différence avec le mythe. C'est la thèse de l'anarchisme épistémologique soutenue par Paul Feyerabend dans *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975). L'anarchisme épistémologique justifie le relativisme et le constructivisme épistémologiques, assez en vogue aujourd'hui².

¹ Reprise, légèrement remaniée, d'un article déjà paru dans la revue philosophique en ligne *Philopsis*, intitulé : « Contre la méthode. Sur l'anarchisme et le relativisme épistémologiques » : <https://philopsis.fr/archives-themes/la-logique-et-lepistemologie/contre-la-methode-sur-lanarchisme-et-le-relativisme-epistemologiques/>

² Cf. P. Boghossian, *La peur du savoir, Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, 2009, éd. Agone.

En 1996, des archéologues découvrent des restes d'anciens indiens d'Amérique du Nord, susceptibles de faire progresser la connaissance des origines de ces peuples. Ils sont interdits de fouille par décision de justice après que plusieurs tribus ont obtenu, en prenant appui sur une loi Fédérale de 1990, que les restes soient enterrés à nouveau, sans possibilité d'authentification. Très vite l'affaire prend un tour polémique, donnant lieu à une sorte de créationnisme indien, remettant en cause l'hypothèse qui fait consensus parmi les archéologues selon laquelle les ancêtres des Indiens d'Amérique seraient venus d'Asie centrale en passant par le Détroit de Béring, il y a plus de 10 000 ans. Ce que les mythes indiens contredisent qui racontent qu'ils sont les ancêtres du peuple bison qui a toujours vécu en Amérique, après avoir surgi d'un monde souterrain peuplé d'esprits. Ainsi un représentant officiel d'une tribu de Sioux vivant au Dakota du Sud, Sébastien LeBeau, déclare : « nous n'avons jamais demandé à la science de faire une détermination de nos origines. Nous savons parfaitement d'où nous venons. Nous descendons du peuple Bison. Les Bisons sont sortis des profondeurs de la terre, après que des esprits surnaturels ont rendu ce monde habitable pour les hommes. Si les Non-Indiens préfèrent croire qu'ils descendent du singe, c'est leur affaire. Mais essayez seulement de me trouver cinq Lakotas qui croient dans la théorie de l'évolution ! » (cité par P. Boghossian). L'affaire a divisé les savants, relatée et relayée dans un article de Johnson Georges (« Indian Tribes' Creationists Thwart Archeologists », *New York Times*, 22 octobre, 1996). Un anthropologue (Clément Meighan) a suggéré que les Indiens étaient les principaux perdants parce que c'est une partie de leur histoire qui risquait de disparaître. Mais à l'inverse, d'autres prennent le parti des tribus indiennes, en soulignant comme le professeur d'histoire Vine Deloria (*Earth, White Lies : Native Americans and the Myth of Scientific Fact*, Fulcrum Publishing, 1997) que la science est devenue une religion (un système de croyances), que l'hypothèse de la migration par le Détroit de Béring relève du « folklore scientifique ». Un spécialiste (Roger Aymon) des tribus zunis (Nouveau Mexique et Arizona) s'exprima pour rappeler que « la science n'est qu'une des différentes manières de connaître le monde » que le point de vue des Zunis était « tout aussi valide que le point de vue archéologique à propos de ce qu'est la préhistoire ». Un autre professeur dans le même sens « rejette l'idée que la science soit une manière privilégiée de concevoir le monde », en ajoutant de manière ambiguë : « ce qui ne veut pas dire que cela n'est pas une manière importante qui a su porter ses fruits. Mais je crois qu'en tant que scientifique je dois constamment apprendre ».

Ce relativisme est appréciable puisqu'il profite à une culture dominée et à des peuples exterminés. Le relativisme épouse notre désir de tolérance. Mais jusqu'où faut-il liquider la vérité pour préserver le relativisme favorable à la

Cette position conteste, directement, la trop grande confiance accordée en épistémologie au pouvoir de la raison à connaître la vérité, dont la méthode serait le moyen (contre la méthode) : et indirectement, l'anarchisme politique qui est une forme de socialisme avec prémisse rousseauiste — là où Rousseau dit que les hommes sont bons par nature et pervertis par la société, l'anarchisme dit que les hommes sont naturellement capables de produire un ordre social juste, mais que c'est le pouvoir (Etat-Eglise-Armée) qui les pervertit. Mais Feyerabend remarque que les anarchistes historiques faisaient encore preuve de complaisance à l'égard de la science. Il cite Strindberg : « Une génération qui eut le courage de se débarrasser de Dieu, d'écraser l'Etat et l'Eglise, et de renverser la société et la morale, se courbait encore devant la science »³. Peut-être l'épistémologie présuppose-t-elle encore une idée de science, par la possibilité même de la définir autour de quelques propriétés (croyance vraie justifiée, savoir falsifiable, connaissance méthodique, etc.). Seule une épistémologie anarchiste serait une épistémologie sans préjugé, de fait plus conforme à la science dans sa constitution historique et pratique.

En effet, l'histoire des sciences dément l'épistémologie centrée sur le problème de la démarcation ou sur la logique de la connaissance scientifique. Elle falsifie le critère de falsifiabilité. Les savants n'ont fait la science que « parce qu'ils ne se sont pas laissé limiter par les "lois de la raison", les "critères de rationalité", les "lois immuables de la nature" ». Dans tous ces passer-outre, il y a la conviction que l'homme ne cessera d'être un esclave, et ne gagnera une dignité supérieure au simple exercice du conformisme prudent que s'il devient capable de s'éloigner des catégories et des convictions les plus fondamentales »⁴.

En effet, l'histoire des sciences présente une situation beaucoup plus contrastée, incertaine que ne la représente la conception "logique" de l'épistémologie. « L'histoire des sciences, après tout ne consiste pas uniquement dans les faits et les conclusions qu'on en tire. Elle contient aussi des idées, des interprétations de faits, des problèmes créés par des interprétations antagonistes, des erreurs et ainsi de suite. (...) L'histoire de la science sera aussi complexe, chaotique, pleine d'erreurs et divertissante que le seront les idées qu'elle contient »⁵. C'est l'éducation scientifique qui transforme la science réelle en une idée rationnelle, lisse, sans aspérité, déductible de principes, réductible à des critères. La science n'est pas l'idée que s'en fait l'épistémologie. Ainsi l'éducation scientifique simplifie tout. Elle commence par définir et donc refermer sur lui-même un domaine : la physique — qu'on sépare du reste de l'histoire, la métaphysique et la théologie — et on lui cherche une logique propre, ce qui induit toute une série de croyances et même d'attitudes chez les physiciens tendant à plus d'uniformité et à l'inhibition d'intuitions fécondes, à cause du risque d'estomper les frontières ou de remettre en cause les règles admises par la communauté scientifique. Un physicien est un savant qui ne doit s'intéresser qu'à la physique et qui doit éliminer tout résultat obtenu par une méthode non conventionnelle. C'est ce que pourrait certainement confirmer, sur certains aspects, le témoignage de nombreux savants⁶.

Quelles sont les raisons qui fondent la position anarchiste en épistémologie ? Il y en a deux pour Feyerabend : « le monde que nous voulons explorer est largement inconnu. Nous devons donc rester ouvert à toutes les options, sans nous limiter à l'avance »⁷. Certaines règles épistémologiques sont peut-être « admirables comparées à d'autres », mais rien n'assure qu'elles puissent suffire à découvrir les « secrets de la nature profondément cachés »⁸. « La seconde raison c'est qu'une éducation scientifique comme celle que vous venons de décrire (et qui est mise en pratique dans nos écoles) ne peut pas se concilier avec une attitude humaniste.

tolérance. Faut-il égaliser tous les systèmes de représentation comme autant de systèmes de croyance ? Puisque chacun a des raisons de croire, il est raisonnable pour les tolérer toutes et les reconnaître toutes égales ou également vraies. Alors la vérité n'est rien d'autre que cette « petite tape amicale » (Rorty) qu'on adresse à notre croyance quand on l'aime bien, et la science un simple folklore qui est devenu la religion officielle de cette partie de la population qui a dominé le reste du monde. Non seulement le mythe vaut bien la science qui n'est qu'un mythe, mais la prétendue science a beaucoup à apprendre des savoirs ancestraux.

³ *Contre la méthode*, Seuil, 1979, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 209-210.

⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁶ Par exemple celui d'Alain Prochiantz. Sa découverte en morphogenèse cellulaire brisant un certain nombre d'idées bien établies ou de dogmes en biologie moléculaire, lui valut de nombreux refus de publication.

⁷ *Contre la méthode*, p. 16.

⁸ *Ibid.*

Elle empêche de “cultiver l’individualisme qui seul produit, ou peut produire, des êtres humains bien développés” ; elle “mutilie par compression, comme les pieds des Chinoises, tout ce qui est remarquable dans la nature humaine”, et éloigne l’individu des idéaux de rationalité qui se trouvent être pourtant à la mode en sciences ou dans la philosophie des sciences. Le désir d’accroître la liberté, de mener une vie pleine et enrichissante, et parallèlement les efforts pour découvrir les secrets de la nature et de l’homme entraînent donc le rejet de tout principe universel et de toute tradition rigide »⁹.

La rationalité ne peut s’accomplir sans liberté. Or la méthode ou l’assignation à des principes méthodiques convenus nuit à la liberté, donc à la rationalité. La raison est du côté de la liberté contre la méthode. « L’idée d’une méthode basée sur des principes rigides et immuables auxquels il faudrait absolument se soumettre pour la conduite des affaires de la science rencontre des difficultés considérables lorsqu’elle se trouve confrontée avec les résultats de la recherche historique. Nous constatons alors qu’il n’y a pas une seule règle, aussi plausible et solidement fondée sur le terrain de l’épistémologie soit-elle, qui n’ait été violée à un moment ou à un autre. Ces violations ne sont pas des faits accidentels (...). Elles sont nécessaires au progrès. »¹⁰. « Ma thèse est que l’anarchisme contribue au progrès, quel que soit le sens qu’on lui donne ». Le principe de cet anarchisme épistémologique est un principe lui-même anarchique, donc un principe qui n’en est pas un, ou un principe ouvert : « tout est bon »¹¹.

Reste que cet anarchisme épistémologique est dévastateur ou contient des conséquences qui conduisent au relativisme épistémologique le plus radical. L’anarchisme épistémologique ne récuse pas nécessairement la méthode de la réfutabilité, mais conteste son monopole en épistémologie et le réductionnisme qu’elle induit, au détriment du pluralisme méthodologique qui est la norme dans l’histoire des sciences : « le falsificationisme ... est peut-être une bonne chose mais pourquoi devrais-je agir comme s’il s’agissait d’un sacrement ? ».

Ainsi l’anarchisme radical n’est pas politique mais épistémologique, puisque même la science n’échappe pas à la critique. D’une part la science n’est pas et ne progresse pas comme on croit qu’elle est et qu’elle progresse : son unité est de façade — “la” science est une fiction ou une idole de l’épistémologie. « Ce monstre unique, LA SCIENCE, qui parle d’une seule voix, est un montage construit par des propagandistes, des réductionnistes et des éducateurs »¹². Feyerabend veut déboulonner les idoles que sont la Vérité, la Rationalité, l’Objectivité, et la Science qui leur est corrélative. Tout fait système ici : la Science est la gardienne du temple de la Vérité, dont la Raison est la prêtresse et l’Objectivité la révélation.

Ainsi l’anarchisme épistémologique se distingue autant du scepticisme — il peut défendre l’affirmation la plus convenue ou la plus scandaleuse indifféremment, alors que le scepticisme renonce à se prononcer — que de l’anarchisme politique — qui révère encore la science. Il se rapproche plutôt du dadaïsme : pour lui il n’y a pas de programme et il est contre tous les programmes — être dadaïste c’est encore pouvoir être anti-dadaïste. Ainsi « ce à quoi il s’oppose catégoriquement et absolument, ce sont les critères universels, les lois universelles, les idées universelles, telles que la “Vérité”, la “Raison”, la “Justice”, l’ “Amour” »¹³.

Le dernier chapitre de *Contre la méthode* porte les conséquences de l’anarchisme épistémologique jusqu’à leur terme, en soulignant la parenté de la science et du mythe. Autant dire que la science est une idéologie ou une superstition.

Si l’on change de perspective sur la science en dénonçant l’idée que la science peut et doit être organisée selon des règles rationnelles, en soulignant que les conditions historiques influencent le changement scientifique, en remettant en cause le présupposé du falsificationisme, etc., alors on peut enfin poser « le problème oublié depuis longtemps, de l’excellence de la science »¹⁴. Connaître, est-ce le privilège de la science ? La science est-elle le savoir par excellence ? L’objectivité de la science n’est-elle pas la raison de sa suprématie ?

⁹ *Ibid.*, p. 16-17.

¹⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹¹ *Ibid.*, p. 26.

¹² P. Feyerabend, *La tyrannie de la science*, conférences de 1992, Seuil, 2014.

¹³ P. Feyerabend, *Contre la méthode*, p. 208.

¹⁴ *Ibid.*, p. 333.

La réponse de Feyerabend est que la science a écrasé ses adversaires (l'art, le mythe, la religion) sans les avoir convaincus et sans avoir convaincu de son excellence ou de sa supériorité intrinsèque. On a là un pur fait de domination : « La science a pris la relève par la force [non pas la force de ses raisons donc], non pas le raisonnement (ceci est particulièrement vrai pour les anciennes colonies où la science et la religion de l'amour du prochain furent introduites comme si cela allait de soi, sans consulter les habitants ni discuter avec eux) »¹⁵. Et plus loin : « La montée de la science coïncide avec la suppression des sociétés non occidentales par les envahisseurs occidentaux. Les sociétés ne sont pas seulement physiquement supprimées, elles perdent aussi leur indépendance intellectuelle et sont forcées d'adopter la religion sanguinaire de l'amour du prochain — le christianisme. Leurs individus les plus intelligents obtiennent un bonus supplémentaire : ils sont introduits dans les mystères du rationalisme occidental avec à son sommet — la science occidentale »¹⁶.

L'excellence de la science est un effet de domination qui prend la relève de la religion (christianisme) avec le même mode opératoire. Or il n'y a pas de différence fondamentale entre le mythe et la science — ou la raison ne peut la prouver. Feyerabend évoque une étude de Robin Horton sur « La pensée traditionnelle africaine et la science occidentale ». Celle-ci montre que le mythe, non moins que la science propose une théorie, contre le sens commun, en recherchant l'une unité cachée du monde. La seule différence entre les deux portes sur le caractère sacré attaché au mythe et sur le tabou qui en protège les croyances, alors que la science est caractérisée par un scepticisme essentiel.

Mais Feyerabend s'empresse de relativiser cet écart. Quand on se place « sur le terrain de la science » (donc historiquement et pragmatiquement), on observe plutôt comment le scepticisme y est réduit ou ne joue que sur des hypothèses périphériques et jamais sur les idées fondamentales. Et quand ces dernières sont attaquées (crises des paradigmes), cela provoque « des réactions de tabou qui ne sont pas plus faibles que celles des sociétés dites primitives »¹⁷. Donc le pluralisme théorique en sciences est largement illusoire. La tendance au dogmatisme, à la protection des théories y est plutôt constante : la mécanique newtonienne impose son empire pendant 150 ans et si la mécanique relativiste est une ouverture plus libérale de la physique, très vite l'interprétation de Copenhague de la physique quantique impose un point de vue fermé.

Partant, l'anarchisme épistémologique retrouve finalement la veine politique de l'anarchisme, à propos de l'éducation des sciences et de la démocratie.

L'Etat a su se séparer de la religion. Mais « l'Etat et la Science ... travaillent en étroite liaison. D'immenses sommes sont dépensées pour le progrès des idées scientifiques. (...) Presque toutes les relations humaines sont obligatoires dans nos écoles. (...) Il faut absolument apprendre la physique, l'astronomie, l'histoire. On n'a pas le droit de les remplacer par la magie, l'astrologie ou l'étude des légendes »¹⁸. Pourquoi enseigner les sciences plutôt que les mythes, sinon qu'on considère que les sciences disent vraies et que les mythes sont des « contes de fées » ? Mais la science est également un conte de fée, si on ne peut, comme l'histoire des sciences le prouve, fonder rationnellement les théories. Aussi le système éducatif est-il entièrement mensonger : « on ne se contente pas non plus d'une présentation simplement historique des faits et des principes physiques (astronomiques, historiques, etc.). On ne dit pas : certaines personnes croient que la Terre tourne autour du Soleil, tandis que d'autres considèrent la Terre comme une sphère creuse qui contient le Soleil, les planètes, les étoiles fixes. On dit : la Terre tourne autour du Soleil — et tout le reste n'est qu'absurdité »¹⁹. Il ne faut pas dire : la Terre tourne autour du soleil — ce que fait connaître la science — mais : la science fait croire que la Terre tourne autour du soleil, ou certaines personnes partagent cette croyance scientifique. Non pas la vérité (science) et des croyances, mais des systèmes différents de croyances.

Feyerabend en vient à opposer science et démocratie. On enseigne les sciences, on les impose dans les programmes d'enseignement, on enseigne plutôt telle théorie qu'une autre,

¹⁵ *Ibid.*, p. 333.

¹⁶ *Ibid.*, p. 336-337.

¹⁷ *Ibid.*, p. 336.

¹⁸ *Ibid.*, p. 339.

¹⁹ *Ibid.*, p. 340.

sans que les faits et les lois scientifiques soient jamais « soumis au vote »²⁰. La science moderne est anti-démocratique. On discute de tout, sauf de la science. La science est un espace fermé à la discussion démocratique. « La société moderne est “copernicienne” non parce que le copernicanisme a été soumis à un scrutin et à un débat démocratique, pour être ensuite choisi à la majorité simple, elle est “copernicienne” parce que les scientifiques sont copernicienne et parce qu’on accepte leur cosmologie avec aussi peu de sens critique qu’on a accepté jadis la cosmologie des évêques et des cardinaux »²¹.

L’anarchisme épistémologique donc entend subordonner la science au vote. Une société démocratique a le droit de décider de son système de représentations du monde. Au contraire, une société où la science ne se soumet pas au débat démocratique n’est pas démocratique. Autrement dit, seul l’anarchisme épistémologique est conforme à une société vraiment démocratique. Et seul l’anarchisme épistémologique laisse ouverte la liberté de choisir le système de représentations qu’on veut, scientifique ou mythique²².

La thèse est radicale. Elle a le mérite de soulever un problème ou un préjugé qui passe inaperçu, et qui remonte en quelque sorte à Platon qui s’en servait précisément pour écarter et dénigrer la démocratie : quelle place réserve-t-on au savoir, ou plus exactement aux savants, dans l’organisation de la cité ? Pour Platon, la cité la meilleure serait celle gouvernée par les rois-philosophes ou les philosophes-rois. La démocratie repose sur un principe an-archique : le tirage au sort, car $1 = 1$, ou n’importe qui vaut n’importe qui. Comme l’écrit J. Rancière le titre qui fonde la démocratie « c’est celui d’une supériorité fondée sur aucun autre principe même que l’absence même de supériorité »²³ ; « le titre propre à ceux qui n’ont pas plus de titre à gouverner qu’à être gouvernés »²⁴.

On objectera sans doute que les lois scientifiques ne sont pas comme les lois politiques, des lois conventionnelles. Ce sont les lois de la nature. Si la science fait connaître les lois de la nature, elle ne saurait être soumise à la procédure démocratique et plus généralement au pouvoir politique. Il y a le savoir et le pouvoir. Ou le pouvoir du savoir est purement théorique qui le distingue du pouvoir politique. On retrouve encore Platon : la seule manière de surmonter le conventionnalisme, c’est de fonder le pouvoir dans le savoir.

Mais Feyerabend conteste l’opposition entre lois scientifiques et lois politiques. Les lois sont aussi conventionnelles les unes que les autres ou, en tous cas, reposent sur les mêmes procédures de validation. « Il n’y a presque pas de différence entre le processus qui conduit à l’annonce d’une nouvelle loi scientifique et le processus qui précède le passage d’une nouvelle loi dans la société : on informe soit tous les citoyens, soit ceux qui sont immédiatement concernés ; on rassemble “faits” et préjugés, on discute l’affaire, et finalement on vote. Mais tandis qu’une démocratie fait quelque effort pour expliquer le processus, pour que chacun puisse le comprendre, les scientifiques ou bien le cachent, ou bien le déforment pour l’ajuster à leurs propres intérêts sectaires »²⁵. L’adoption d’une nouvelle loi scientifique suit à peu près le même processus que l’adoption d’une nouvelle loi scientifique : information et vote — à cette différence négative près qu’en science, les citoyens sont écartés du processus, que les scientifiques dissimulent la démarche et servent leurs intérêts de groupe social. Autrement dit, l’anarchisme épistémologie déconstruit toutes nos croyances au sujet de la science : connaissance désintéressée ou connaissance du vrai au service de l’intérêt général, etc. Il faut renoncer à articuler science, vérité, bien et société. Les scientifiques font croire que les procédés de légitimation des énoncés scientifiques reposent sur d’autres bases que la légitimation sociale et politique. En politique, c’est soit l’absence de raison ou le fait de la domination, soit des raisons toujours contestables. En science, il n’y a pas de domination et pas davantage de vote, parce que le débat est tranché par les faits et la méthode.

Mais c’est là une croyance dont les scientifiques s’auto-persuadent et persuadent la société — comme est un effet de la « propagande scientifique » la croyance dans la difficulté, l’indéfinie patience, la perfection de la science : on a su former en peu de temps des médecins

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² On retrouve, indirectement, la polémique entre les archéologues et les indiens Sioux du Dakota du Sud.

²³ *La haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005, p. 48.

²⁴ *Ibid.*, p. 53.

²⁵ *Contre la méthode*, p. 341.

(une demi-année) pendant la guerre, dans l'urgence par nécessité. « Les faits, la logique et la méthodologie seuls décident — c'est là ce que nous raconte le conte de fées. Mais comment décident les faits ? Quelle est leur fonction dans l'avancement de la connaissance ? Nous ne pouvons pas en faire découler nos théories. Nous ne pouvons pas davantage donner un critère négatif en disant, par exemple, que les bonnes théories sont les théories qui peuvent être réfutées mais ne sont pas encore contredites par aucun fait. (...) Les faits seuls ne sont pas assez puissants pour nous faire accepter ou rejeter des théories scientifiques ; ils laissent à la pensée un champ trop large. A l'inverse, la logique et la méthodologie éliminent tout, elles sont étroites. Entre ces deux extrêmes se trouve le domaine toujours changeant des désirs et des idées des hommes »²⁶.

Si donc ni les faits, ni la logique ne suffisent à justifier les lois et les théories scientifiques, restent les désirs et les intérêts des scientifiques eux-mêmes. Derrière la « litanie des critères objectifs »²⁷, il n'y a rien d'autre que la liberté, le jeu des intérêts. Le roi est nu. Aussi est-il temps de faire tomber la science de son « piédestal » et lui donner une position plus modeste puisque rien ne justifie son autorité sinon un effet de domination.

Feyerabend peut alors conclure tout son essai contre la science en général et contre la science moderne en particulier, sur l'éducation et l'humanisme qui inspire l'anarchisme épistémologique. En effet, être un individu libre et rationnel, c'est d'abord comprendre que la conviction qu'il n'y a pas de connaissance en dehors de la science (*extra scientiam nulla salus*) est un conte de fées qui dissimule la vérité générale autrement plus intéressante : qu'il y a des systèmes de connaissance très variés, qu'il y a notamment une science primitive qui n'a rien à envier à la science moderne. C'est ensuite prendre conscience qu'« une science qui se targue de posséder la seule méthode correcte et les seuls résultats acceptables est une idéologie et doit être séparée de l'Etat et particulièrement de l'éducation »²⁸. C'est enfin apprendre à étudier « la science comme un phénomène historique, et non comme le seul moyen raisonnable d'aborder un problème. Il l'étudiera en même temps que d'autres contes de fées, tels que les mythes des sociétés "primitives" pour avoir les renseignements nécessaires à une libre décision »²⁹. Autrement dit, le citoyen libre et rationnel est celui qui peut choisir en toute connaissance de cause le type de conte de fées qu'il veut : la science ou le mythe. S'il choisit la science, sa décision sera plus rationnelle. S'il choisit le mythe, sa décision ne sera pas irrationnelle.

L'enjeu de l'anarchisme épistémologique est le suivant : est-on prêt à abandonner l'idée de connaissance objective produite par la science sous prétexte qu'il n'y a pas de justification rationnelle incontestable de la connaissance scientifique ? La science est-elle seulement le mythe des Modernes ?

Feyerabend, dans sa défense du relativisme épistémologique à partir de son anarchisme épistémologique, fait une remarque et une concession à propos des sciences pré-modernes et extra-occidentales : « il est vrai qu'il n'y eut pas d'excursions collectives dans la Lune »³⁰. La science des cultures dites primitives n'a pas permis la conquête spatiale. Est-ce pour autant un argument suffisant pour restaurer la science sur son piédestal et reconnaître l'infériorité de la science "primitive" ? On pourrait, tout au contraire, souligner que les buts de la connaissance sont incommensurables et relatifs à chaque système culturel. La science moderne a pu faire voyager l'homme dans l'espace (et même le faire marcher sur la Lune) parce qu'elle est animée de part en part par le projet de la maîtrise de la nature³¹. Dès lors le succès de la science moderne est technique. Mais Feyerabend préfère supposer que les sciences primitives ont leur manière de faire voyager dans l'espace : certains individus sont parvenus à faire des expériences mentales les faisant s'élever de sphère en sphère « pour finalement se tenir face à Dieu lui-même »³². Il avait déjà développé la même idée en citant le *Corpus Hermeticum* : « Ordonnez à votre âme de se trouver aux Indes, de traverser l'océan ; ce sera fait en un moment. Et si vous

²⁶ *Ibid.*, p. 341-342.

²⁷ *Ibid.*, p. 342.

²⁸ *Ibid.*, p. 348.

²⁹ *Ibid.*, p. 349.

³⁰ *Ibid.*, p. 347.

³¹ C'est la thèse d'Arendt dans le dernier chapitre de la *Crise de la culture*. La conquête de l'espace réalise le projet de la science moderne de voir la nature comme un objet extérieur et diminue ainsi la dimension humaine de l'existence.

³² *Contre la méthode*, p. 347.

désirez traverser la voûte de l'univers — et voir ce qu'il y a au-delà du monde — vous pouvez le faire »³³.

La suggestion ne laisse pas de surprendre. Car le *Corpus Hermeticum* est un ensemble de textes ésotériques (des 2^{ème} et 3^{ème} siècles). La preuve que la science moderne n'a pas le monopole de la conquête spatiale est apportée par la spéculation ésotérique et mystique sur le voyage de l'âme. Quand bien même on admettrait cette possibilité de connaissance, on devrait pourtant admettre que si l'on veut connaître la composition physico-chimique du sol lunaire, non seulement à sa surface mais dans ses couches plus profondes, alors il faut pouvoir s'y rendre et en ramener des échantillons pour analyse. Et si l'on veut savoir la différence du sol de Mars par rapport au sol de la Lune, il faut aussi pouvoir y déposer un satellite. Impossible par quelque migration de l'âme de percevoir le bruit du vent et la sismologie sur Mars dont la mission de la sonde *InSight* a fait découvrir toute l'activité et les particularités (les tremblements de Mars n'ont pas la même fréquence que les tremblements de Terre).

Alors l'alternative est-elle vraiment entre une science aventureuse sans objectivité et l'illusion de l'objectivité scientifique ? Voici, pour conclure, comment Alain Prochiantz conçoit la recherche scientifique, à la fin de sa *Leçon inaugurale au Collège de France* :

« Pour un scientifique obsédé par une question qui ne trouve pas le chemin de sa solution, ce sont parfois des voies détournées et imprévisibles qui offrent un éclairage utile à une reformulation positive. Donner sa place à la rêverie, c'est augmenter ses chances de trouver une issue. (...) Une science biologique qui invente doit accepter le risque de l'erreur, et il faut pour progresser à la fois douter – c'est assez facile –, et surmonter son doute – c'est beaucoup plus dur. (...) La seule vérité qui tienne est qu'on se trompe toujours ; mais l'important n'est pas de ne pas se tromper, mais, s'étant trompé, d'essayer encore, avec comme seule ambition, celle de se tromper mieux, "*Fail better*" [Beckett] »

C'est un scientifique qui parle, lui-même lecteur d'histoire des sciences, pas un philosophe sur la science ni même un épistémologue. Son discours plaide à la fois pour la recherche inventive, risquée, imaginative, la connaissance provisoire — donc pour une forme d'anarchisme épistémologique — et pour l'objectivité — donc contre le relativisme épistémologique. L'objectivité n'est pas la vérité, ce qui suffit à distinguer la science de la religion. De là cette idée très suggestive qui permet de sortir d'une certaine impasse sur la science, étant entendu qu'elle ne découvre pas la vérité mais produit indéfiniment des vérités évolutives, réfutables objectivement construites. La science se trompe mais en cherchant à connaître et à produire des énoncés vrais. Sa seule ambition est de mieux faillir. Et toujours mieux se tromper, c'est un progrès et la preuve d'une connaissance objective.

Bibliographie

Hannah Arendt, *La crise de la culture*.

Paul Feyerabend, *Contre la méthode — Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975), Seuil, 1979.

Paul Feyerabend, *La tyrannie de la science*, conférences de 1992, Seuil, 2014.

Paul Boghossian, *La peur du savoir, Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Agone, 2009.

Alain Prochiantz, « Géométries du vivant », *Leçon inaugurale du Collège de France*, 2007, <https://books.openedition.org/cdf/3415>.

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie*, La Fabrique, 2005.

³³ *Ibid.*, p. 209.